

ploi de ces armes puissantes. Les Anglais, plus libres, plus éclairés, avaient d'autant plus besoin d'être remués. Les ministres trouvaient, dans ce système, le double avantage de monter l'opinion contre l'ennemi commun, et de la détourner de leur propre conduite, en dirigeant les clameurs, l'indignation publique sur le caractère et les actes d'autrui; par-là, ils sauvaient à leur propre caractère, à leurs propres actes, un examen et des récriminations qui eussent pu les embarrasser. Ainsi l'assassinat de Paul à Pétersbourg; celui de nos envoyés en Perse, l'enlèvement de Naper-Tandy dans la ville libre d'Hambourg; la prise, en pleine paix, des deux riches frégates espagnoles; l'acquisition de toute l'Inde; Malte, le cap de Bonne-Espérance, gardés contre la foi des traités; la machiavélique rupture du traité d'Amiens; l'injuste saisie de nos bâtimens, sans déclaration de guerre; la flotte danoise enlevée, avec une si froide et si ironique perfidie, etc., sont autant d'attentats qui ont été se perdre dans l'agitation universelle qu'on avait eu l'art d'exciter contre un autre.

Pour être juste sur les inculpations accumulées sur Napoléon, par la foule

d'ouvrages dirigés contre lui, il faudrait donc faire la part aux passions, aux circonstances; rejeter avec mépris tout ce qui est apocryphe, anonyme et de pure déclamation; s'en tenir aux seuls faits, aux preuves surtout, que n'auront pas manqué de publier ceux qui, l'ayant renversé, sont demeurés maîtres des pièces authentiques, des archives des ministères, de celles des tribunaux, en un mot, de toutes les sources de la vérité en usage parmi les hommes; mais ils n'ont rien publié, rien produit; et dès-lors, que des pièces s'écroutent d'elles-mêmes de ce monstrueux échafaudage. Et pour être plus régulièrement équitable encore, si on ne veut juger Napoléon qu'à côté de ses analogues et de ses pairs, c'est-à-dire, à côté des fondateurs de dynasties, ou de ceux qui sont parvenus au trône à la faveur des troubles; alors, nous ne craignons pas de le dire, il se montre sans égal, il brille pur au milieu de tout ce qu'on lui oppose. Ce serait perdre son temps que de passer en revue les citations sans nombre de l'histoire ancienne et moderne: elles sont à la portée de chacun;

ne considérons que les deux pays qui nous touchent.

Napoléon a-t-il, comme Hugues-Capet, combattu son souverain? l'a-t-il fait mourir prisonnier dans une tour?

Napoléon en a-t-il agi comme les princes de la maison actuelle d'Angleterre, qui, deux fois, couvrirent, en 1715 et en 1745, les échafauds de victimes; victimes auxquelles l'inconséquente politique des ministres anglais d'aujourd'hui ne laisse, d'après leurs propres principes actuels, d'autre qualification que celle de sujets fidèles mourant pour leur souverain légitime, d'autre titre que celui de martyrs!!!

La marche de Napoléon au rang suprême est au contraire toute simple, toute naturelle, toute innocente; elle est unique dans l'histoire; et il est vrai de dire que les circonstances de son élévation, la rendent sans égale. « Je n'ai point usurpé de couronne, disait-il un jour au Conseil d'Etat, je l'ai relevée dans le ruisseau; le peuple l'a mise sur ma tête: qu'on respecte ses actes!»

Et en la relevant ainsi, Napoléon a remis la France dans la société de l'Eu-

rope, a terminé nos horreurs et ressuscité notre caractère; il nous a purgés de tous les maux de notre crise funeste, et nous en a conservé tous les biens: « Je suis monté sur le trône, vierge de tous les crimes de ma position, disait-il dans une autre circonstance. Est-il bien des chefs de dynastie qui pussent en dire autant? »

Jamais, à aucune époque de l'histoire, on ne vit la faveur distribuée avec autant d'égalité; le mérite plus indistinctement recherché et récompensé; l'argent public plus utilement employé; les arts, les sciences plus encouragés; jamais la gloire ni le lustre de la patrie ne furent élevés si haut: « Je veux, nous disait-il un jour au Conseil d'Etat, que le titre de Français soit le plus beau, le plus désirable sur la terre; que tout Français, voyageant en Europe, se croie, se trouve toujours chez lui.»

Si la liberté sembla souffrir quelque atteinte, si l'autorité sembla parfois dépasser les bornes, les circonstances le rendaient nécessaire, inévitable. Les malheurs d'aujourd'hui nous éclairent trop tard sur cette vérité; nous rendons

justice, quand il n'est plus temps, au courage, au jugement, à la prévoyance qui dictaient alors ces efforts et ces mesures. C'est si vrai, que, sous ce rapport, la chute politique de Napoléon a accru de beaucoup sa domination morale. Qui doute aujourd'hui que sa gloire, l'illustration de son caractère, ne gagnent infiniment par ses malheurs!!!

À présent, si les ouvrages que je viens de parcourir me fournissent des circonstances qui sortent de ces considérations générales, elles deviendront l'objet de mon examen particulier. Du reste, ce que j'écrirai ne sera pas une controverse politique; je ne m'adresserai point à l'homme de parti, dont l'opinion est d'avance toute dans ses intérêts et sa passion; je ne parle qu'à l'homme froid, ami de la vérité, désireux de la connaître; ou bien encore à l'écrivain sans passions, qui, dans les temps à venir, cherchera des matériaux avec impartialité: c'est à eux seuls que je m'adresse. Mon témoignage, à leurs yeux, doit être bien supérieur à tous les témoignages anonymes, et demeurer l'égal de ceux qui portent un caractère.

Le premier de ces ouvrages, qui me tomba sous la main fut l'*Anti-Gallican*, dont je parlerai plus loin.

Mardi 19 au Vendredi 22.

Emploi de nos journées.

Nous avançons toujours avec le même vent, le même ciel et la même température. Notre navigation, des plus monotones, demeurerait fort douce; nos journées étaient longues, mais le travail les faisait passer. L'Empereur me dictait régulièrement ses campagnes d'Italie; je tenais déjà plusieurs chapitres. Les jours qui avaient suivi la première dictée, avaient été marqués par peu de ferveur; mais la régularité et la promptitude avec lesquelles je lui portais mon travail chaque matin, ses progrès, l'attachèrent tout à fait, et le charme des heures qu'il y employait le lui eurent bientôt rendu comme nécessaire; aussi, j'étais sûr que tous les jours, vers onze heures, il me faisait appeler; il semblait attendre lui-même ce moment avec impatience. Je lui lisais ce qu'il avait dicté la veille; il faisait des corrections, et me dictait la

suite : cela le conduisait en un clin-d'œil jusqu'à quatre heures ; il demandait alors son valet-de-chambre, passait bientôt après dans le salon, ou une partie de piquet ou d'échecs le conduisait jusqu'au dîner.

L'Empereur dicte très-vite, presque aussi vite que la parole ; il fallut me créer une espèce d'écriture hiéroglyphique. Je courais, à mon tour, dicter à mon fils ; j'étais assez heureux et assez prompt pour recueillir, à peu près littéralement, toutes les expressions de l'Empereur. Je n'avais plus de momens perdus ; tous les jours on venait m'avertir qu'on était déjà à table ; heureusement que je pouvais m'y glisser sans être aperçu, ma place étant à côté de la porte, qui demeurerait toujours ouverte ; j'en avais changé depuis long-temps, à la prière du capitaine Ross, commandant du vaisseau, qui, ne parlant qu'anglais, était bien aise de pouvoir se faire expliquer ou apprendre quelques mots de français : j'étais venu me mettre entre lui et le Grand-Maréchal. Le capitaine Ross est bon, doux, plein d'attentions ; j'avais créé l'habitude, suivant leur usage de s'offrir un

verre de vin, d'adresser le mien à la santé de sa femme ; il me rendait le sien à la santé de la mienne : ce fut depuis notre coutume journalière.

Après le dîner, l'Empereur ne manquait jamais de revenir sur la dictée du matin, comme jouissant de l'occupation et du plaisir qu'elle lui avait causés. Cela me valait en cet instant, comme aussi toute les fois que je l'abordais dans le jour, certaines interpellations de plaisanteries qu'il avait consacrées par leurs répétitions nombreuses : « *Ah! le sage* » *Las Cases!*... à cause de mon Atlas de » *le Sage, M. l'illustre Mérialiste! le* » *Sully de Sainte-Hélène!* » et plusieurs autres mots de la sorte. Puis il ajoutait maintefois : « Après tout, mon cher, » ces Mémoires seront aussi connus que » tous ceux qui les ont devancés ; vous » vivrez autant que tous leurs auteurs ; » on ne pourra jamais s'arrêter sur nos » grands événemens, écrire sur ma per- » sonne, sans avoir recours à vous. » Et, reprenant la plaisanterie, il continuait avec gaieté : « On dira, après tout, il » devait bien le savoir ; c'était son con- » seiller d'État, son chambellan, son » compagnon fidèle. On dira : Il faut

» bien le croire, il ne ment pas, c'était
 » un honnête homme, etc., etc. » et mille
 autres choses semblables.

Samedi 25 au Lundi 25.

Phénomène du hasard. — Passage de la Ligne.
 — Baptême.

Le vent d'Ouest continuait toujours, à notre grand étonnement; c'était une espèce de phénomène dans ces parages: il nous avait très-favorisés jusque-là. Mais, en fait de phénomènes, le hasard en combina, le vingt-trois, un bien plus extraordinaire encore: ce jour-là nous traversâmes la Ligne, par zéro de latitude, zéro de longitude, et zéro de déclinaison; circonstance que le seul hasard ne renouvellera peut-être pas dans un siècle, puisqu'il faut arriver au premier méridien, précisément vers midi, passer la Ligne à cette même heure, et y arriver en même temps que le soleil, le jour de l'équinoxe.

Ce fut un jour de grosse joie et de grand désordre dans tout l'équipage: c'était la cérémonie que nos marins appellent le baptême, et que les Anglais nomment le jour de *grande barbe*. Les matelots, dans l'appareil le plus bur-

lesque, conduisent en cérémonie, aux pieds de l'un d'eux, transformé en Neptune, tous ceux qui n'ont point encore traversé la Ligne; là un immense rasoir vous parcourt la barbe, préparée avec du goudron; des sceaux d'eau dont on vous inonde aussitôt de toutes parts, les gros éclats de rire dont l'équipage accompagne votre fuite, complètent l'initiation des grands mystères; personne n'est épargné; les officiers mêmes sont, en quelque façon, plus maltraités en cette circonstance que les derniers des matelots. Nous seuls, par une grâce parfaite de l'Amiral, qui jusque-là s'était plu à nous effrayer de cette terrible cérémonie, échappâmes à ses inconvéniens et à ses ridicules; nous fûmes conduits, avec toutes sortes d'attentions et de respects, aux pieds du dieu grossier, dont chacun de nous reçut un compliment de sa façon: là se bornèrent toutes nos épreuves.

L'Empereur fut scrupuleusement respecté pendant toute cette saturnale, qui d'ordinaire ne respecte jamais rien. Ayant appris l'usage, et le ménagement dont on usait à son égard, il ordonna qu'on distribuât cent napoléons au grotesque

Neptune et à sa bande, ce à quoi l'Amiral s'opposa, autant par prudence peut-être, que par politesse.

Mardi 26 au Samedi 30.

Prise d'un requin. — Examen de l'Anti-Gallican. — Ouvrages du général Wilson. — Pestiférés de Jaffa. — Traits de la campagne d'Egypte. — Esprit de l'armée d'Egypte. — Berthier. — Railleries des soldats. — Dromadaires. — Mort de Kléber. — Jeune Arabe. — Philippeaux et Napoléon, singularités. — A quoi tiennent les destinées. — Caffarely, son attachement pour Napoléon. — Réputation de l'armée française en Orient. — Napoléon quittant l'Egypte pour aller gouverner la France. — Expédition des Anglais. — Kléber et Desaix.

Le temps continuait toujours de nous être favorable. La Ligne passée, nous devions nous attendre à chaque instant au vent d'Est, ou de Sud-Est; la continuation du vent d'Ouest était extraordinaire, et ne pouvait durer long-temps. Le parti qu'avait pris l'Amiral, de se porter beaucoup dans l'Est, rendait notre position des plus avantageuses, et nous flattait d'un très-court passage.

Un de ces jours, dans l'après-midi, les matelots prirent un énorme requin; l'Empereur voulut savoir la cause du

grand bruit et de la confusion arrivés subitement au-dessus de sa tête, et, sur ce qu'il apprit, il eut la fantaisie d'aller voir le monstre marin: il monta sur la dunette, et s'en étant approché de trop près, un effort de l'animal, qui renversa quatre ou cinq matelots, faillit lui casser les jambes; il descendit, le bas gauche tout couvert de sang; nous le crûmes blessé, ce n'était que le sang du requin.

Mes occupations et mes travaux continuaient de la manière la plus uniforme.

L'Anti-Gallican, le premier des ouvrages dont j'avais entrepris la lecture, était un volume de cinq cents pages, où l'on avait recueilli tout ce qui avait été composé en Angleterre, au moment où l'on s'y trouvait menacé de l'invasion des Français. Il s'agissait alors de nationaliser cet événement, d'exciter tous les esprits, de soulever la nation entière contre sa dangereuse ennemie; ce sont donc des discours publics, des exhortations, des appels de citoyens zélés; des chansons satyriques, des pièces mordantes, des articles exagérés de journaux, versant à pleines mains l'odieux ou le ridicule sur les Français et leur

Premier Consul, dont l'audace, le génie et le pouvoir, inspiraient de vives alarmes. Rien d'ailleurs de plus naturel, de plus légitime : toutes ces productions ne sont autre chose que la nuée de traits qu'on se lançait avant de combattre corps à corps ; autant en emportait le vent, si l'on n'en était pas atteint ; aussi aucune de ces pièces ne pouvait former un témoignage pour l'homme sensé, et ne mérite de contradiction.

On fait peu d'attention aux pamphlétaires, parce que leur caractère est le contre-poison de leurs paroles ; il ne devrait pas en être de même d'un historien : toutefois celui-ci s'en rapproche, si, s'écartant du calme et de l'impartialité obligés de son ministère, il s'abandonne à la déclamation, et laisse percer le fiel.

Tel est le sentiment que me laissèrent diverses productions du général Wilson, que je lus après l'Anti-Gallican. Cet auteur nous était d'autant plus préjudiciable, que ses talens, sa bravoure, ses nombreux et brillans services, lui donnaient plus de poids aux yeux de ses concitoyens. Une circonstance concourait à rendre ses œuvres plus particu-

lièrement connues à bord du vaisseau, et faisait qu'on nous en parlait davantage : il avait un de ses enfans au nombre des jeunes aspirans du vaisseau ; et, à ce sujet, mon fils, que la similitude d'âge tenait la plupart du temps au milieu d'eux, put voir à son aise le changement qui s'opéra dans ces jeunes têtes à notre égard. Tous ces enfans nous étaiement naturellement très-défavorables : ils croyaient, en recevant l'Empereur, n'avoir embarqué rien moins que l'ogre capable de les dévorer ; mais bientôt le voisinage et la vérité exercèrent sur eux la même influence que sur le reste du vaisseau ; et ce fut aux dépens du petit Wilson, à qui les camarades donnaient la chasse, en expiation disaient-ils, de toutes les histoires de son père.

.....
Ici, dans mon manuscrit, commençait le batonnage d'un très-grand nombre de feuillets ; le motif en était exprimé en marge, ainsi qu'il suit :

« J'avais recueilli un grand nombre de griefs dans l'ouvrage du général Wilson, auxquels je répondais, peut-être, à mon tour avec amertume ; une circonstance récente me les fait supprimer.

» M. Wilson vient de paraître avec éclat dans une cause touchante, qui honore le cœur de ceux qu'elle a compromis : le salut de *Lavalette*. Interpellé devant un tribunal français s'il n'avait pas jadis publié des ouvrages sur nos affaires; il a répondu que oui, et qu'il y avait exprimé ce qu'il croyait *vrai alors*. Ce mot en dit plus que tout ce que j'aurais pu faire, et je me suis hâté d'effacer ce que j'avais écrit; heureux de devenir juste moi-même envers M. Wilson, dont j'accusais, dans ma colère, les intentions et la bonne foi*.

* Après mon enlèvement de Longwood, sir Hudson Lowe, saisi de mes papiers, parcourait, avec mon agrément, ce journal. Il y trouvait des choses fort désagréables pour lui; et un moment il me dit : « M. le Comte, quel héritage vous préparez à mes enfans! — Ce n'est pas ma faute, répondis-je; il ne tient qu'à vous qu'il en soit autrement; vous me rendrez heureux de me mettre à même d'effacer, ainsi que je l'ai fait, il y a peu de jours, pour le général Wilson. » Sur quoi de demander ce qu'il y avait donc sur celui-ci, et nous y passons. Après avoir lu tout ce qui le concernait, et le motif de mon effaçure, il dit, d'un air piteux, pensif et chagrin : « Oui, je le vois bien; mais je ne comprends pas... »

Je laisse donc de côté les ouvrages de M. Wilson, et les diverses inculpations qu'ils renferment; je supprime aussi les nombreuses réfutations que j'avais amassées; je ne m'arrêterai que sur un seul point, parce qu'il a été reproduit en cent ouvrages divers; qu'il a rempli l'Europe, et a été propagé même en France avec une grande faveur : je veux dire l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

Rien assurément ne saurait mieux prouver combien la calomnie peut tout entreprendre avec succès; seulement qu'elle soit audacieuse, impudente,

» car je connais beaucoup Wilson, et il s'était » pourtant bien chaudement montré pour les » Bourbons. »

Quand nous apprimes la délivrance de *Lavalette*, nous en tressaillîmes de joie sur notre rocher. Quelqu'un observant que son libérateur Wilson n'était apparemment pas le même que celui qui avait écrit tant de mauvaises choses sur l'Empereur. « Et pourquoi pas? dit » Napoléon. Que vous connaissez peu les hommes et les passions! Qui vous dit que celui-ci » ne serait pas un de ces esprits ardents, passionnés, qui aura écrit ce qu'il croyait alors. Et » puis nous étions ennemis, nous combattions. » Aujourd'hui que nous sommes abattus, il » sait mieux; il peut se trouver abusé, trompé,

qu'elle ait de nombreux échos, qu'elle soit puissante, qu'elle veuille, et peu importe du reste qu'elle blesse les probabilités, la raison, le bon sens, la vérité; elle est sûre de ses effets.

Un général, un héros, un grand homme, jusque-là respecté de la fortune autant que des hommes, fixant en ce moment les regards des trois parties du monde, imposant l'admiration à ses ennemis mêmes, est tout-à-coup accusé d'un crime réputé inoui, sans exemple; d'un acte dit inhumain, atroce, cruel, et, ce qui est surtout bien remarquable, tout à fait inutile.

Les détails les plus absurdes, les cir-

» en être mécontent; et peut-être nous
» souhaiter à présent autant de bien qu'il a
» cherché à nous faire de mal. »

La sagacité de Napoléon était telle, ou le hasard ici le conduisait si justement, qu'on pourrait dire qu'il ne faisait que lire de loin. Ce Robert Wilson était en effet l'écrivain même; heurté de voir un grand peuple privé de ses premiers droits, il se récriait désormais contre les alliés, comme s'ils lui eussent imposé des chaînes à lui-même, et personne n'a montré une plus vive indignation sur les traitemens faits à Napoléon, ni témoigné un plus ardent désir de les voir cesser.

constances les moins probables, les accessoires les plus ridicules, s'accumulent autour de ce premier mensonge; on le répand dans toute l'Europe, la malveillance s'en saisit et l'accroît; on le lit dans toutes les gazettes; il se consigne dans tous les livres; et dès-lors il devient pour tous un fait avéré; l'indignation est au comble, la clameur universelle. Vainement voudrait-on raisonner contre le torrent, oser essayer de le combattre; démontrer qu'on ne fournit aucunes preuves, qu'on se contredit soi-même; présenter des témoignages opposés, irrécusables, les témoignages de ceux de la profession même, qu'on dit avoir administré le poison ou s'y être refusés; soutenir qu'on ne saurait accuser d'inhumanité celui-là même qui, peu de temps auparavant, immortalisa ces mêmes hôpitaux de Jaffa par l'acte le plus sublime, le plus héroïque, en se dévouant à toucher solennellement les pestiférés, pour tromper et vaincre les imaginations malades; qu'on ne saurait prêter une pareille idée à celui qui, consulté par les officiers de santé, pour savoir si l'on devait brûler ou seulement laver les vêtemens de ces malades, faisant valoir

la perte considérable qu'amènerait la première mesure, leur répond : « *Messieurs, je suis venu ici pour fixer l'attention et reporter les intérêts de l'Europe sur le centre de l'ancien monde, et non pour entasser des richesses.* » Vainement voudrait-on faire voir que ce crime supposé eût été sans but, sans motif quelconque : le général français avait-il à craindre qu'on lui débauchât ses malades; qu'on s'en renforçât contre lui? voulait-il par-là se délivrer tout à fait de la peste? Mais il y réussissait également en laissant ses malades au milieu de ses ennemis, et de plus il la leur procurait. Vainement voudrait-on démontrer qu'un chef insensible, égoïste, se fût au contraire délivré de tout embarras, en laissant simplement ces malheureux après lui : ils eussent été mutilés, massacrés, il est vrai; mais il ne fût venu dans l'idée de personne de lui en adresser aucun reproche.

Tous ces raisonnemens, quelque inattaquables qu'ils fussent, seraient vains, inutiles, tant sont grands et infaillibles les effets du mensonge et de la déclamation que souffle le vent des circonstances passionnées. Le crime imaginaire

restera dans toutes les bouches, il se gravera dans toutes les imaginations, et, pour le vulgaire et sa masse, il est désormais et à jamais un fait constant et prouvé.

Ce qui surprendra ceux qui ne savent pas combien il faut se défier des rumeurs publiques, et ce que je me plais à consigner ici, pour montrer une fois de plus de quelle manière peut s'écrire l'histoire, c'est que le Grand-Maréchal Bertrand, qui était lui-même de l'armée d'Egypte, à la vérité dans un grade inférieur qui n'admettait aucun contact direct avec le général en chef, avait cru lui-même, jusqu'à Sainte-Hélène, l'histoire de l'empoisonnement exercé sur une soixantaine de malades; le bruit en était répandu, accrédité dans l'armée même. Or, que répondre à ceux qui vous disaient victorieusement : « C'est bien vrai, je le tiens précisément des officiers qui s'y trouvaient. » Et pourtant il n'en était rien.

Voici ce que j'ai recueilli de la source la plus élevée; de la bouche de Napoléon même.

1° Que le nombre des pestiférés, dont

il s'agit, n'était, selon le rapport fait au général en chef, que de *sept*.

2° Que ce n'est pas le général en chef, mais un homme de la profession même, qui, au moment de la crise, proposa d'administrer l'opium.

3° Que cet opium n'a été administré à aucun.

4° Que la retraite s'étant faite avec lenteur, une arrière-garde a été laissée trois jours dans Jaffa.

5° Qu'à son départ, les pestiférés avaient expiré, à l'exception d'un ou de deux que les Anglais ont dû trouver vivant.

N. B. « Depuis mon retour à Paris, ayant eu la facilité de causer avec ceux-là mêmes que leur état ou leur profession rendaient naturellement les premiers acteurs de cette scène, ceux dont la déposition avait le droit de passer pour officielle et authentique; j'ai eu la curiosité de descendre aux plus petits détails, et voici ce que j'en ai recueilli. »

« Les malades dépendans du chirurgien en chef, c'est-à-dire les blessés, ont tous été évacués sans exception, à l'aide des chevaux de tout l'état-major, sans en excepter même ceux du général en

chef, qui marcha long-temps à pied comme tout le reste de l'armée; ceux-là demeurent donc hors de la question.

» Le reste, dépendant du médecin en chef, et au nombre de vingt environ, se trouvant dans un état absolument désespéré, tout à fait intransportable, et l'ennemi approchant, il est très-vrai que Napoléon demanda au médecin en chef si ce ne serait pas un acte d'humanité que de leur donner de l'opium; il est très-vrai encore qu'il lui fut répondu alors, par ce médecin: que son état était de guérir, et non de tuer; réponse qui, semblant plutôt s'adapter à un ordre qu'à un objet en discussion, a servi de base peut-être à la malveillance et à la mauvaise foi, pour créer et répandre la fable qui a couru depuis partout à ce sujet.

» Du reste, tous les détails, obtenus par moi, m'ont donné pour résultat incontestable:

» 1° Que l'ordre n'a pas été donné d'administrer de l'opium aux malades.

» 2° Qu'il n'existait même pas, en cet instant, dans la pharmacie de l'armée, un seul grain d'opium pour le service des malades.

» 3° Que l'ordre eût-il été donné, et